

n'y jouait que les dimanches. M. Rozet, homme de goût, directeur habile, a formé de bons élèves. Quelques uns se sont fait une réputation, non-seulement à Lyon, mais à Paris.

Les succès de Victoria Valous furent plus brillants encore sur le théâtre Rozet que dans la boîte de Coton. Les leçons du maître, parfaitement comprises et interprétées, firent bientôt de l'élève une artiste hors ligne, dont la réputation se répandait de la Croix-Rousse à la Mulatière, aussi les bonnes femmes du quartier, avant de donner leurs 30 centimes pour entrer, avaient-elles l'habitude de demander : Victoria joue-t-elle ? si on répondait : non, elles faisaient la révérence, en annonçant qu'elles reviendraient le dimanche suivant.

Pendant les trois années qu'elle joua au théâtre Rozet, Victoria sut se faire adorer de ses camarades comme du public, et ce qui est plus beau, plus rare peut-être, elle sut s'environner du respect de tous. Toujours accompagnée de son père et de sa mère, toujours escortée, à sa sortie de la salle, d'une foule d'amis, elle faisait une rentrée triomphante chez elle.

Dans son intérieur, comme au théâtre, elle était l'enfant gâtée de tous, sans jamais cesser d'être douce, simple, affectueuse, et, avec son tact exquis, sans jamais s'en faire accroître auprès de ses compagnes qui, en reconnaissant sa supériorité, la lui pardonnaient de tout leur cœur.

Le plus enthousiaste, le plus fanatique de ses adorateurs était son père qui applaudissait à tout rompre, sans honte et sans vergogne, et qui prononçait : C'est ma fille, avec un accent dont se souviennent encore les échos du théâtre Rozet.

Victoria avait seize ans. Sa réputation avait, non-seulement franchi l'octroi, mais encore la frontière. Un jour, elle partit avec sa mère, munie d'un engagement très-présentable pour le théâtre royal de Chambéry.

Là elle soutint sa réputation, fut applaudie des Savoisiens et, son engagement expiré, se dirigea vers le midi de la France. A Nîmes, son triomphe était si grand que son père, amoureux fou de sa fille, trop pauvre pour prendre la voiture ou le bateau, fit le voyage à pied, malgré sa faiblesse et son âge, malgré la chaleur, malgré la longueur du chemin, soutenu, porté plutôt par la pensée d'aller entendre les applaudissements passionnés que les Nîmois adressaient à son enfant.

Rien ne peut rendre la joie, l'enivrement de l'humble bouquiniste.